DOCUMENT RESUME

ED 282 198 CS 210 352

TITLE	Examen en Vue du Diplome Douzieme Annee. Langue et Litterature 30. Partie B: Lecture (Choix Multiples). Livret de Textes (Examination for the Twelfth Grade Diploma, Language and Literature 30. Part B: Reading--Multiple Choice. Text Booklet).
INSTITUTION	Alberta Dept. of Education, Edmonton.
PUB DATE	Jan 87
NOTE	23p.; For related documents, see CS 210 351 and CS 210 353.
PUB TYPE	Tests/Evaluation Instruments (160)
LANGUAGE	French
EDRS PRICE	MF01/PC01 Plus Postage.
DESCRIPTORS	Academic Achievement; Achievement Tests; *Canadian Literature; Foreign Countries; *French; *French Literature; Grade 12; *Graduation Requirements; High Schools; *Language Proficiency; Language Skills; Language Tests; Multiple Choice Tests; Test Items
IDENTIFIERS	Canada; *French (Canadian)

ABSTRACT

As part of an examination required by the Alberta (Canada) Department of Education in order for 12th grade students to receive a diploma in French, this booklet contains the reading selections portion of Part B, the language and literature component of the January 1987 tests. Representing the genres of poetry, short story, novel, and drama, the seven literature selections range from excerpts of works by French-Canadian authors (Gratien Gelinas) through classic French authors (Guy de Maupassant and Victor Hugo) to modern French writers (Albert Camus). Duration of the examination is 2 hours, and all instructions, text, and questions are in French. (A companion booklet holds the 80 multiple choice questions that complete Part B.) (NKA)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

LIVRET DE TEXTES

ED287198

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

Minor changes have been made to improve reproduction quality.

Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

EXAMEN EN VUE DU DIPLÔME
DOUZIÈME ANNÉE

Langue et Littérature 30

Partie B: Lecture (choix multiples)

Janvier 1987

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

Alberta Department of Education

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

Alberta
EDUCATION

CS210352

BEST COPY AVAILABLE

TOUTE REPRODUCTION DE CE DOCUMENT SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT OU SON UTILISATION À DES FINS AUTRES QUE CELLES AUTORISÉES ET PRÉVUES PAR ALBERTA EDUCATION SONT FORMELLEMENT INTERDITES.

EXAMEN DE LANGUE ET LITTÉRATURE 30

Partie B: Lecture (Choix multiples)

INSTRUCTIONS GÉNÉRALES

Cet examen de Langue et Littérature 30 comporte 80 questions presentées dans le livret de questions. Ces questions portent sur les textes dans ce livret de textes.

VÉRIFIEZ QUE VOUS AVEZ BIEN UN LIVRET DE QUESTIONS ET UN LIVRET DE TEXTES.

VOUS AVEZ 2 HEURES POUR FAIRE CET EXAMEN.

VOUS N'ÊTES PAS AUTORISÉS à vous servir de dictionnaire, ou de tout autre ouvrage de référence.

JANVIER 1987

I. L'extrait de *Tit-Coq rêvant d'une famille* est le texte sur lequel sont basées les questions 1 à 12 aux pages 2 à 4 de votre livret de questions.

TIT-COQ RÊVANT D'UNE FAMILLE

Tit-Coq a passé les fêtes de Noël dans la famille de son compagnon de régiment, Jean-Paul. Il y a rencontré, entre autres, la soeur de ce dernier, Marie-Ange, et l'amour. Tit-Coq se sent comblé, mais après quelques semaines de bonheur, le régiment de Tit-Coq et Jean-Paul doit partir pour l'Angleterre. Au premier tableau du deuxième acte, le Padre rencontre Tit-Coq sur le pont du bateau.

LE PADRE: Bonjour, Tit-Coq. (*Il vient s'appuyer près de lui.*)
TIT-COQ: (*Sortant de sa rêverie.*) Allô, Padre.
LE PADRE: Alors, ça y est: on s'en va . . .
TIT-COQ: On s'en va.
LE PADRE: Je t'empêche peut-être de t'ennuyer de ta Marie-Ange?
TIT-COQ: Oui . . . mais c'est égal: j'aurai le temps de me reprendre à mon goût.
LE PADRE: Ce doit être nouveau pour toi, l'ennui?
TIT-COQ: Tellement nouveau que j'aime presque ça. Ce qui est triste, je m'en rends compte, c'est pas de s'ennuyer . . .
LE PADRE: C'est de n'avoir personne de qui s'ennuyer?
TIT-COQ: Justement . . . et personne qui s'ennuie de toi. Si je ne l'avais pas rencontrée, elle, je partirais aujourd'hui de la même façon, probablement sur le même bateau. Je prendrais le large, ni triste ni gai, comme un animal, sans savoir ce que j'aurais pu perdre.
LE PADRE: Tu ferais peut-être de la musique avec le gars là-bas?
TIT-COQ: Peut-être, oui. Tandis que là, je pars avec une fille dans le coeur . . . Une fille qui me trouve beau, figurez-vous! . . .
LE PADRE: Tu n'as pas été tenté de l'épouser, ta Marie-Ange, avant de partir?
TIT-COQ: Tenté? Tous les jours de la semaine! Mais non. Épouser une fille, pour qu'elle ait un petit de moi pendant que je serais parti au diable vert? Jamais en cent ans! Si mon père était loin de ma mère quand je suis venu au monde, à la Miséricorde ou ailleurs, ça le regardait. Mais moi, quand mon petit arrivera, je serai là, à côté de ma femme. Oui, monsieur! Aussi proche du lit qu'il y aura moyen.
LE PADRE: Je te comprends.
TIT-COQ: Je serai là comme une teigne! Cet enfant-là, il saura, lui, aussitôt l'oeil ouvert, qui est-ce qui est son père. Je veux pouvoir lui pincer les joues et lui mordre les cuisses dès qu'il les aura nettes; pas le trouver à moitié élevé à l'âge de deux, trois ans. J'ai manqué la première partie de ma vie, tant pis, on n'en parle plus. Mais la deuxième, j'y goûterai d'un bout à l'autre, par exemple! . . . Et lui, il aura une vraie belle petite gueule comme sa mère.
LE PADRE: Et un coeur à la bonne place, comme son père?
TIT-COQ: Avec la différence que lui, il sera un enfant propre, en dehors et en dedans. Pas une trouvaille de ruelle comme moi! . . . Moi, je ne m'imagine pas sénateur dans le parlement, plus tard, ou ben millionnaire dans un château. Non! Moi, quand je rêve, je me vois en tramway, un dimanche soir, vers sept heures et quart, avec mon petit dans les bras et, accrochée après moi, ma femme, ben propre, son sac de couches à la main. Et on s'en va veiller chez mon oncle Alcide. Mon oncle par alliance, mais mon oncle quand même! Le bâtard tout seul dans la vie, ni vu ni connu. Dans le tram, il y aurait

suite p.3

un homme comme les autres, ben ordinaire avec son chapeau gris, son foulard blanc, sa femme et son petit. Juste comme tout le monde. Pas plus, mais pas moins! Pour un autre, ce serait peut-être un ben petit avenir, mais moi, avec ça, je serais sur le pignon du monde!

Gratien Gélinas

II. "Prophétie" est le texte sur lequel sont basées les questions 13 à 19 aux pages 5 et 6 de votre livret de questions.

PROPHÉTIE

Un jour la Terre ne sera
Qu'un aveugle espace qui tourne
Confondant la nuit et le jour.
Sous le ciel immense des Andes.
Elle n'aura plus de montagnes
Même pas un petit ravin.

De toutes les maisons du monde
Ne durera plus qu'un balcon
Et de l'humaine mappemonde
Une tristesse sans plafond.

De feu l'océan Atlantique
Un petit goût salé dans l'air,
Un poisson volant et magique
Qui ne saura rien de la mer.

D'un coupé de mil-neuf-cent-cinq
(Les quatre roues et nul chemin!)
Trois jeunes filles de l'époque
Restées à l'état de vapeur
Regarderont par la portière
Pensant que Paris n'est pas loin
Et ne sentiront que l'odeur
Du ciel qui vous prend à la gorge.

À la place de la forêt
Un chant d'oiseau s'élèvera
Que nul ne pourra situer,
Ni préférer, ni même entendre,
Sauf Dieu qui, lui, l'écoutera
Disant: "C'est un chardonneret."

Jules Supervielle

III. "Demetrioff" est le texte sur lequel sont basées les questions 20 à 31 aux pages 7 à 9 de votre livret de questions.

DEMETRIOFF

Au vrai, cette journée nous tuait, maîtres et maîtresses, notre classe envahie par des parents qui ne savaient où se mettre, car nous avions beau placer des chaises, à leur intention, à l'arrière de la classe, ils ne s'y tenaient pas, mis à la torture par la découverte que leur enfant était loin d'être aussi brillant qu'ils avaient pu le croire, qui auraient tout donné pour lui souffler la bonne réponse; ou encore énervés au-delà de toute mesure par le seul fait de le voir dans un éclairage autre que celui de la maison. Quelques-uns, il est vrai, avaient de bonnes surprises et nous disaient, émus aux larmes: "Jamais je n'aurais pu imaginer que mon petit bonhomme était si fin." Mais dans l'ensemble, ce n'était pas une journée de détente.

Quant à nous, les maîtres, elle nous contraignait pour ainsi dire à jouer pour la galerie. Qui, en effet, ce jour-là, aurait été assez simple pour interroger les derniers de classe ou cacher le premier?

Vers dix heures, sous le nez d'une douzaine de femmes — c'était surtout les mères qui venaient — je naviguais de mon mieux: "Fais pas trop briller le fils de l'égoutier; arrange-toi pour poser la bonne question au fils du chef de police dont la mère roule déjà de gros yeux; pourtant fais éclater la justice . . ." lorsque la porte s'ouvrit d'un coup sec, et entra Demetrioff père, son odeur de tannerie avec lui, par ailleurs propre, les joues savonnées jusqu'à reluire comme du cuir huilé et tournant entre ses grosses mains couleur de brique une casquette flambant neuve.

De ses petits yeux de furet, il fit le tour de l'assistance et s'en fut se placer debout au fond de la classe parmi les parents humbles qui, dans l'excès de leur timidité, m'intimidaient justement le plus. Aussitôt il repéra son fils vers le milieu de la classe et ne le quitta pour ainsi dire plus de l'oeil. Or l'enfant qui se trouvait mal à l'aise sous ce regard ne se sentait pas libre de ne pas y répondre à tout instant par son propre regard apeuré.

Ils ne s'étaient pas souri l'un à l'autre, encore moins salués d'un bonjour affectueux à l'exemple de certains parents et enfants. Pourtant passait entre eux un courant. De défi, d'espoir, de crainte? Il eût été difficile d'en distinguer la tension secrète. Pourvu, me disais-je, que mon petit Demetrioff n'en perde pas tous ses moyens. . . . La présence du père me démontait. Je ne cessais de le surveiller du coin de l'oeil, si inquiète qu'à certains moments je ne savais plus ce que je faisais. . . .

Tout à coup je n'y tins plus. Ce n'était pas dans la lecture ni le calcul que brillerait mon pauvre petit Demetrioff. En réponse aux questions que je posais, lui seul ne levait jamais la main, et Demetrioff père avait l'air de commencer à s'étonner de voir se tendre tous ces bras vers moi alors que son fils à sa place ne bougeait absolument pas. Mais peut-être aussi ne comprenait-il rien à ce qui se passait et pourquoi ces enfants levaient le bras à tout instant.

Je décidai de passer immédiatement à la leçon d'écriture. Je fis un petit laïus à l'intention des parents, expliquant qu'une "bonne main" dès l'enfance était un sérieux atout pour la vie. Je dis aussi qu'il ne s'agissait pas d'apprendre à écrire des doigts, ce qui était mauvais pour le système nerveux et tout le comportement de l'enfant, mais du poignet, voire du coude selon la méthode préconisée, et que,

suite p.6

pour aider les enfants à capter un rythme agréable, je les faisais chanter en même temps qu'écrire au tableau.

J'y envoyai à peu près la moitié de ma classe, Demetrioff y compris. Ils se mirent à chanter et à écrire avec entrain, d'abord parce que tous en étaient venus à ressentir du plaisir de cette leçon à cause du chant enlevant ou peut-être parce que j'avais mis tant de volonté à la leur faire aimer.

Les parents se rapprochèrent ou, de leur place, se penchèrent pour mieux voir leur enfant au travail. J'en surpris quelques-uns à faire la grimace; la plupart sourirent toutefois avec indulgence et deux mères s'adressèrent l'une l'autre des sortes de salut en guise de félicitations. Mais après avoir contemplé à loisir leur enfant à sa tâche, toutes maintenant se laissaient aller à regarder écrire le petit Demetrioff.

Selon son habitude qui me demeurait inexplicable, il couvrait son carré de tableau en commençant par le bas. A présent, sur la pointe des pieds, il en couvrait la partie haute. Tout à son occupation, il semblait avoir perdu de vue où il se trouvait et n'avoir aucune idée qu'il était le point de mire de la classe entière figée dans un silence attentif. Il écrivait, si j'ose dire, s'il est permis de parler ainsi, comme inspiré. Il s'appliquait, c'était indéniable, un bout de langue sorti, une moiteur sur les côtés de la tête, mais en même temps il paraissait soulevé par une force au-dessus de la sienne, une ferveur qui aurait été collective, mystérieuse, infinie. Peut-être avaient écrit ainsi autrefois ces petits scribes recueillis par des monastères où ils gagnaient leur pain en transcrivant à longueur de journée, sous les images pieuses, le texte d'impérissables légendes dont eux-mêmes ne savaient pas le premier mot. Avec sa frange de cheveux noirs sur son visage couleur de terre, ses yeux plissés, son air d'être en prière, il évoquait bien, en tout cas, ces obscurs petits artisans à qui l'on faisait une modeste place, parfois, au fond de l'iconostase[1], derrière l'archimandrite[2] dans ses vêtements chamarrés.

Le père Demetrioff, précautionneux, comme pour éviter d'effaroucher un oiseau, s'approcha. Il considérait les lettres dans une stupeur émerveillée, puis la petite main brune qui les avait façonnées, puis les lettres encore.

Enfin, était-ce par jeu? Il prit au petit garçon le bâton de craie et, dans ce qu'il restait de place en haut du tableau, s'essaya à former lui aussi des lettres. Un léger rire courut dans l'assistance devant la gaucherie touchante de l'effort. À ce rire le bonhomme répondit par une sorte de grognement amical. Il rendit la craie à l'enfant et le poussa dans le dos pour l'inciter à continuer à écrire. Le petit ne se fit pas prier.

Alors, après quelques instants, le père prit la brosse, effaça tout le carré de lettres dévotement tracé, puis de nouveau poussa l'enfant dans le dos. Celui-ci sans perdre une seconde, avec autant de patience, autant de ferveur, se remit à refaire ses lettres. Il les refaisait aussi soigneusement, aussi pieusement que toujours. À quel rêve, à la fin, obéissait-il?

Et le père? car, tout à coup, sondant ses petits yeux sombres, je crus y voir luire la même étrange ferveur entêtée que sur le visage de l'enfant.

Tout en haut, isolé du reste du tableau par un double trait, l'alphabet,

suite p.7

[1] iconostase — dans les églises de rite byzantin, cloison séparant la nef du sanctuaire et ornée d'icônes

[2] archimandrite — titre donné au supérieur de certains monastères grecs

minuscules et majuscules, formait une bordure.

Je venais d'ailleurs tout juste de décoller la bande de papier représentant des tulipes en fleur par laquelle j'avais dissimulé les lettres, les jugeant trop prétentieuses pour servir de modèles et n'ayant pas encore trouvé le courage de les faire disparaître, car elles étaient l'oeuvre patiente d'une de mes devancières. Or voici que le père Demetrioff plaça un gros doigt sous une de ces lettres boursouflées en poussant le petit dans le dos, et Demetrioff le dernier l'exécuta. Le père en choisit une autre au hasard, l'enfant l'exécuta aussi, mais en plus pur, en plus sobre, dans son style à lui qui avait quelque chose de classique. Alors le père se tourna vers la classe; il nous dévisagea de ses petits yeux luisants comme pour nous prendre à témoin que, sans l'ombre d'un doute, Demetrioff le dernier savait écrire. Pas plus qu'à l'enfant, il ne lui importait peut-être de connaître les lettres. Le talent de les tracer était déjà bien assez merveilleux.

Gauchement, il prit l'épaule du petit garçon. Il la pétrit un moment à sa rude manière, tout en cherchant sans trop le brusquer, à tirer vers son bras la tête de l'enfant. Le petit résistait, seulement à moitié déraidi. À la fin, il laissa aller sa menue face craintive contre la manche du père. Il leva vers lui ses yeux apeurés. Alors, de haut en bas, de bas en haut, passa un sourire si bref, si maladroit, si tâtonnant, que ce parut être le premier à passer entre ces deux visages.

Gabrielle Roy

IV. L'extrait "Trempés!" est le texte sur lequel sont basées les questions 32 à 41 aux pages 10 et 11 de votre livret de questions.

TREMPÉS!

Nous arrivâmes, comme toujours, sur le derrière de la maison.

Une faible lumière tremblait au premier étage, et faisait luire des poussières d'eau à travers la brume légère: ma mère dressait dans le crépuscule le phare dérisoire d'une lampe à pétrole, dont la dernière goutte de pluie avait fêlé le verre brûlant.

Un grand feu ronflait dans l'âtre: mon père et mon oncle, en pantoufles et peignoirs, bavardaient avec François tandis que leurs costumes de chasse, sur les épaules de plusieurs chaises, séchaient devant les flammes.

— Tu vois bien qu'ils ne sont pas perdus! s'écria joyeusement mon père.

— Oh! Ça ne risquait rien, dit François.

Ma mère toucha mon blouson, puis celui de Lili, et poussa des cris d'inquiétude.

— Ils sont trempés! Trempés comme s'ils étaient tombés à la mer!

— Ça leur fait du bien, dit François avec un calme parfait. . . Les enfants, ça ne craint pas l'eau, surtout que c'est de l'eau du ciel!

La tante Rose descendit l'escalier en courant, comme pour un incendie. Elle était chargée de hardes et de serviettes. En un tournemain, nous fûmes nus devant le feu, à la grande joie de Paul, et à la grande confusion de Lili: avec la pudeur des petits paysans, il se cachait de son mieux derrière les vestes de chasse. Mais la tante s'en empara sans la moindre hésitation, et le frictionna avec une serviette éponge, en le tournant et le retournant comme s'il se fût agi d'un objet.

Marcel Pagnol

V. "Mon Oncle Jules" est le texte sur lequel sont basées les questions 42 à 53 aux pages 12 à 14 du livret de questions.

MON ONCLE JULES

Un vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit:

— Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici:

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand'chose. J'avais deux soeurs. Ma mère souffrait de la misère où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari. Le pauvre homme avait alors un geste qui me faisait de la peine: il se passait la main sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur. On économisait sur tout.

Chaque dimanche nous allions faire notre tour de quai en grande tenue. En voyant entrer les grands navires qui revenaient des pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles:

— Hein! si Jules était là-dedans, quelle surprise!

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été la terreur.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père, après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York. Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait rien du tout, devint tout à coup un honnête homme, un garçon de coeur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche. En outre, un capitaine nous apprit qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait: "Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble. . . ."

Cette lettre était devenue le seul espoir de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles; mais l'espérance de mon père grandissait à mesure que le temps marchait; et ma mère aussi disait souvent:

— Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera.

— Hein! si Jules était là-dedans, quelle surprise!

On avait bâti mille projets sur ce retour assuré; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne. Je n'affirmerais pas que

suite p.10

mon père n'avait point commencé des négociations à ce sujet.

L'aînée de mes soeurs avait alors vingt-huit ans; l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde. Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme. On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin; on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère. Ce voyage devint donc notre préoccupation, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Tout à coup, mon père avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot, dans de misérables vêtements, ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames.

Mon père, sans doute, fut attiré par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes soeurs en demandant:

— Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense; mais mes deux soeurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié:

— J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta:

— Quant à Joseph, il n'en a pas besoin; il ne faut point gâter les garçons.

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'oeil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles vers le vieux matelot.

Mais tout à coup mon père me parut inquiet; il s'éloigna de quelques pas, regarda ses filles pressées autour de l'ouvreur d'huîtres, et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, d'une voix faible, à ma mère:

— C'est extraordinaire, comme cet homme-là ressemble à Jules.

Ma mère, interdite, demanda:

— Quel Jules? . . .

Mon père reprit:

— Mais . . . mon frère . . . Si je ne le savais pas en bonne position, à New-York, je croirais que c'est lui.

Ma mère, d'un ton inquiet:

— Tu es fou! Du moment que tu sais que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là?

— Va donc le voir, Clarisse; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite:

— Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout sois prudent, pour que ce vagabond ne nous retombe pas sur les bras,

suite p.11

maintenant!

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur maigre, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme s'il commandait quelque grand navire.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec beaucoup de compliments:

— Quelle était l'importance de Jersey? Ses productions? Sa population? Ses moeurs? Ses coutumes? La nature du sol, etc., etc.?

Puis on parla du bâtiment qui nous portait, *l'Express*; puis on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée:

— Vous avez là un vieil ouvreur d'huîtres qui me paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit d'un ton sec:

— C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé à New-York l'an dernier, et que j'ai ramené. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules . . . Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais vous voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père, qui devenait pâle comme la mort, articula, la gorge serrée, les yeux hagards:

— Ah! ah! très bien . . . fort bien . . . Cela ne m'étonne pas. . . . Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le capitaine le regardait s'éloigner avec stupéfaction.

Il revint auprès de ma mère, tellement troublé qu'elle lui dit:

— Assieds-toi; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc en murmurant:

— C'est lui, c'est bien lui!

Puis il demanda:

— Qu'allons-nous faire?. . .

Elle répondit vivement:

— Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura:

— Quelle catastrophe!

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse:

— Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche!

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta:

— Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huîtres, à présent. Il ne manquerait plus que d'être reconnus par ce vagabond. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous!

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes soeurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres:

— Combien est-ce que nous vous devons, monsieur? J'avais envie de dire: mon oncle.

Il répondit:

suite p. 12

— Deux francs cinquante.

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.

Je regardai sa main, une pauvre main de matelot, et je regardai son visage, un vieux et misérable visage, triste, fatigué, en me disant:

— C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle!

Je lui laissai dix sous de pourboire. Il me remercia:

— Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur! avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier là-bas.

Mes soeurs me regardaient, surprises de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère demanda:

— Il y en avait pour trois francs?. . . Ce n'est pas possible.

Je déclarai d'une voix ferme:

— J'ai donné dix sous de pourboire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux:

— Tu es fou! Donner dix sous à cet homme!

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des quais, un désir violent me vint au coeur de voir encore une fois mon oncle Jules, de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais il avait disparu, descendu sans doute dans le fond de la cale où logeait ce misérable.

Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père!

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

Guy de Maupassant

VI. L'extrait de la pièce *Les Justes* est le texte sur lequel sont basées les questions 54 à 63 aux pages 15 et 16 de votre livret de questions.

LES JUSTES

ACTE DEUXIÈME

''Les Justes'' sont une bande de jeunes révolutionnaires russes dont l'objectif est de tuer le grand-duc Serge afin de mettre fin au régime de la cour impériale et de ''hâter'' la libération du peuple.

Personnages:
Yanek Kaliayev – appelé Yanek
Stepan Fedorov – appelé Stepan
Boria Annenkov – appelé Boria
Alexis Voinov – appelé Alexis
Dora Doulebov – appelée Dora

Le grand-duc doit passer en calèche pour se rendre au théâtre et l'un d'eux, Yanek, s'est posté sur son passage et doit lancer une bombe sur la calèche. Les autres ensemble, attendent . . .

Ils entendent le bruit de la calèche, mais aucune explosion ne se produit. Ils ne comprennent pas et sont anxieux d'apprendre ce qui s'est passé. Soudain Yanek arrive, en larmes. Ils l'entourent, essaient de le réconforter, quelqu'un ose lui demander s'il a eu peur.

ANNENKOV: Alors?
STEPAN: Il y avait des enfants dans la calèche du grand-duc.
ANNENKOV: Des enfants?
STEPAN: Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.
ANNENKOV: Le grand-duc devait être seul, selon Orlov.
STEPAN: Il y avait aussi la grande-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards n'ont rien vu.

Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan.

KALIAYEV (*égaré*): Je ne pouvais pas prévoir . . . Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants? Ce regard grave qu'ils ont parfois . . . Je n'ai jamais pu soutenir ce regard . . . Une seconde auparavant, pourtant, dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon coeur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais.

suite p.14

Et je disais "oui, oui" . . . Tu comprends? (*Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.*) J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière! Je n'ai pas vu la grande-duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux. (*Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.*) Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (*Silence. Il regarde à terre.*) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment-là?

DORA: Non, Yanek, tu n'as pas rêvé.

Elle pose la main sur son bras. Kaliayev relève la tête et les voit tous tournés vers lui. Il se lève.

KALIAYEV: Regardez-moi, frères, regarde-moi, Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh non! Je n'ai pas pu. (*Il tourne son regard de l'un à l'autre.*) Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous, en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginais le choc, cette tête frêle frappant la route, à la volée . . . (*Il se tait.*) Aidez-moi . . . (*Silence.*) Je voulais me tuer. Je suis revenu parce que je pensais que je vous devais des comptes, que vous étiez mes seuls juges, que vous me diriez si j'avais tort ou raison, que vous ne pouviez pas vous tromper. Mais vous ne dites rien.

Dora se rapproche de lui, à le toucher. Il les regarde, et d'une voix morne.

KALIAYEV: Voilà ce que je propose. Si vous décidez qu'il faut tuer ces enfants, j'attendrai la sortie du théâtre et je lancerai seul la bombe sur la calèche. Je sais que je ne manquerai pas mon but. Décidez seulement, j'obéirai à l'Organisation.

STEPAN: L'Organisation t'avait commandé de tuer le grand-duc.

KALIAYEV: C'est vrai. Mais elle ne m'avait pas demandé d'assassiner des enfants.

ANNENKOV: Yanek a raison. Ceci n'était pas prévu.

STEPAN: Il devait obéir.

ANNENKOV: Je suis le responsable. Il fallait que tout fût prévu et que personne ne pût hésiter sur ce qu'il y avait à faire. Il faut seulement décider si nous laissons échapper définitivement cette occasion ou si nous ordonnons à Yanek d'attendre la sortie du théâtre. Alexis?

VOINOV: Je ne sais pas. Je crois que j'aurais fait comme Yanek. Mais je ne suis pas sûr de moi. (*Plus bas.*) Mes mains tremblent.

ANNENKOV: Dora?

DORA (*avec violence*): J'aurais reculé, comme Yanek. Puis-je conseiller aux autres

suite p.15

ce que moi-même je ne pourrais pas faire?

STEPAN: Est-ce que vous vous rendez compte de ce que signifie cette décision? Deux mois de filatures, de terribles dangers courus et évités, deux mois perdus à jamais. Egor arrêté pour rien. Rikov pendu pour rien. Et il faudrait recommencer? Encore de longues semaines de veilles et de ruses, de tension incessante, avant de retrouver l'occasion propice? Êtes-vous fou?

ANNENKOV: Dans deux jours, le grand-duc retournera au théâtre, tu le sais bien.

STEPAN: Deux jours où nous risquons d'être pris, tu l'as dit toi-même.

KALIAYEV: Je pars.

DORA: Attends! (*À Stepan.*) Pourrais-tu, toi, Stepan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant?

STEPAN: Je le pourrais si l'Organisation le commandait.

DORA: Pourquoi fermes-tu les yeux?

STEPAN: Moi? J'ai fermé les yeux?

DORA: Oui.

STEPAN: Alors, c'était pour mieux imaginer la scène et répondre en connaissance de cause.

DORA: Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants fussent broyés par nos bombes.

Albert Camus

VII. "L'Enfant" est le texte sur lequel sont basées les questions 64 à 73 aux pages 17 et 18 de votre livret de questions.

L'ENFANT

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un choeur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée;
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!
Hélas! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales?
Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Victor Hugo

VIII. "Le Bol de lait" est le texte sur lequel sont basées les questions 74 à 80 aux pages 19 et 20 de votre livret de questions.

LE BOL DE LAIT

Un jeune homme hâve mais tenace portait à travers Paris un grand bol de lait, le plus plein possible, pour sa mère qui habitait un quartier éloigné et ne se nourrissait que de ce lait. Chaque matin, elle guettait à sa fenêtre l'arrivée du bol.

Le jeune homme se hâtait parce que sa mère avait faim, il le savait, mais ne se dépêchait pas trop, par crainte de renverser du liquide. Il lui arrivait de souffler dessus pour rapprocher du bord et enlever délicatement un peu de suie ou quelque poussière.

Et parfois l'épicier qui fait le coin de la rue de Berri et de la rue de Penthièvre pensait: "Il est tard, le bol de lait est passé depuis longtemps et je n'ai pas fini mon étalage."

— Je ne voudrais pas te faire de peine, mon ami, disait la mère au jeune homme en voyant ce qui restait au fond du bol, mais aujourd'hui il y en a moins qu'hier. Pauvre petit, ce que tu as dû te faire bousculer!

— Je vais aller en chercher d'autre.

— Mais tu sais bien que c'est impossible.

— C'est vrai, disait le garçon, baissant la tête.

Il lui était aussi totalement défendu de mettre le lait dans une bouteille, pour le transport. Défendu, par qui?

Quand le jeune homme entrait dans la chambre, il commençait toujours par dire: "Bois, maman." C'était sa façon de lui dire bonjour. Il ajoutait: "Dépêche-toi de boire. Il s'en évapore toujours un peu." Et, pour s'assurer que pas une goutte ne se perdait, il regardait la pomme d'Adam maternelle aller et venir pendant qu'elle avalait.

"Elle ne pourra pas tenir longtemps", pensait avec tristesse le garçon qui évaluait chaque jour les forces de la faiblissante buveuse de lait.

— Mais ce grand bol, c'est tout de même pas mal et peut-être plus qu'il n'en faut à mon âge. D'ailleurs, je me sens très vaillante et si ça ne va pas, je me coucherai.

Et elle était morte depuis longtemps que son fils continuait d'apporter le lait chaque matin, d'en retirer la suie ou la poussière, mais gardant pour lui son: "Bois, maman", il se rendait à la cuisine pour y vider son bol, avec de filiales précautions, jusqu'à la dernière goutte, dans l'évier.

Les hommes que vous croisez dans la rue, êtes-vous sûrs qu'ils aient toujours une raison compréhensible d'aller d'un point de la ville à un autre? Certes, vous pourriez en interroger quelques-uns. Ils diraient: "Je vais à mon travail" ou "chez le pharmacien" ou ailleurs. Mais n'en est-il pas qui seraient aussi embarrassés pour vous répondre, si vous preniez la peine de les interroger, que ce malheureux garçon condamné à accomplir ces mêmes gestes, chaque jour, à la même heure, par tous les temps?

Jules Supervielle

CRÉDITS

Gratien Gélinas. "Tit-Coq rêvant d'une famille" dans *Histoire de la littérature française du Québec* (Montréal: Librairie Beauchemin Limitée). Reproduit avec la permission de la Librairie Beauchemin Limitée.

Jules Supervielle. "Prophétie" dans *Gravitations* (Paris: Éditions Gallimard). Reproduit avec la permission des Éditions Gallimard.

Dans *Ces Enfants De Ma Vie* de Gabrielle Roy (Montréal: Fonds Gabrielle Roy), pp. 85-89. © Fonds Gabrielle Roy. Reproduit avec la permission du Fonds Gabrielle Roy.

"Trempés!" de Marcel Pagnol dans *Le Château de ma Mère* (Monte Carlo: Éditions Pastorelly) © 1958. Reproduit avec la permission des Éditions Pastorelly.

Albert Camus. "Les Justes" dans *Théâtre Récits Nouvelles* (Paris: Éditions Gallimard) © Éditions Gallimard, Bibliothèque de LA PLÉIADE. Reproduit avec la permission des Editions Gallimard.

"Mon Oncle Jules" de Guy de Maupassant.

Victor Hugo. "L'Enfant" dans *Oeuvres poétiques complètes: Les Orientales* (Paris: Bibliothèque de la Pléiade). Reproduit avec la permission des Éditions Gallimard.

Jules Supervielle. "Le Bol de lait" dans *L'Arche de Noé* (Paris: Éditions Gallimard © 1938). Reproduit avec la permission des Éditions Gallimard.

INDICATE YOUR CHOICE OF TOPIC

CHECK ONE

TOPIC A ☐

TOPIC B ☐

FOR DEPARTMENT USE ONLY

MI ☐ MC ☐ MS ☐

FOR DEPARTMENT USE ONLY

LANGUE ET LITTÉRATURE 30 – PARTIE B

NAME: (LAST NAME) ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ (FIRST NAME) ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ DATE OF BIRTH: Y ☐☐ M ☐☐ D ☐☐ SEX: ☐

PERMANENT MAILING ADDRESS: _____
(Apt./Street/Ave./P.O. Box) (Village/Town/City) (Postal Code)

SCHOOL CODE: ☐☐☐☐ SCHOOL: _____ SIGNATURE: _____

BEST COPY AVAILABLE

FOR DEPARTMENT USE ONLY